

COMMUNE DE CIRON – N°63-JUILLET 2013



LA LANTERNE

A L'ECOLE DE CIRON EN 1955-1956

*Edouard Bled, auteur de nos fameux livres d'orthographe, écrivait en 1986 :
"Pour vivre et construire sa vie, l'homme a besoin de se souvenir".*

L'école de Ciron se situait à sa place actuelle, le long de la voie de chemin de fer, face à l'énorme if du presbytère. Elle comprenait deux grandes salles de classe. L'une dirigée par Mme Gendreau pour les petites sections. L'autre par son époux qui se chargeait des plus grands qu'il conduisait, en fin de cycle, au Certificat d'Etudes Primaires. Diplôme important à l'époque. C'est à l'issue de cet examen, dont les épreuves se déroulaient au Blanc, que la plupart des jeunes, âgés de 14 ans, entrait dans la vie active.

La salle de classe offrait à nos jeunes esprits un univers nouveau avec son matériel pédagogique, ses odeurs caractéristiques et tant de choses à apprendre ! Le bureau de la maîtresse était perché sur une estrade. Face à lui, les tables en bois s'alignaient en rangs serrés. Nous étions nombreux, il fallait loger tout le monde. Mme Gendreau régnait du haut de son estrade, ou parcourait les allées, les mains dans le dos. Aucun d'entre nous n'aurait osé broncher !

Ces instituteurs dévoués avaient vu, sur ces mêmes bancs, se succéder deux générations d'élèves malgré la guerre. Dans chaque famille, ils connaissaient les points forts et faiblesses des chères petites têtes blondes. Un poêle à bois ronflait tout au long des journées d'hiver.

Ma place était au fond comme tous les petits, au dernier rang entre Joël Tortiget et Michel Crépin. L'encrier de céramique blanche, rempli d'encre violette et dans lequel nous trempions nos plumes Sargent Major avec précautions, était entouré du traditionnel petit napperon confectionné par chaque maman.

Tandis qu'on s'efforçait à assimiler, parfois dans la crainte, les subtilités du calcul et de la calligraphie, notre attention se détournait chaque jour vers le train à vapeur qui, s'annonçant matin et soir dans un bruit infernal, faisait diversion.

Tout nous fascinait : l'autorité de la maîtresse, le rouge de son encre sur le cahier, les cartes de géographie, l'écriture à la craie au tableau, les odeurs venues de la réserve de matériel, des livres neufs ou du sac en cuir, la vie de groupe. Autant de sensations nouvelles qui éveillaient nos sensibilités.

Les compagnons de voyage, enfants de Châtre et la Boissière, s'égrenaient sur le chemin : Françoise, Thérèse et Guy Labrux, Michel et Alain Gagnant, Pierre Laloge, Monique et Jacky Perrin et d'autres. La campagne fournissait des élèves en nombre à cette époque ! Il y avait les grands et les petits. La pyramide des générations s'écoulait peu à peu sur l'antique voie Romaine reliant les villages entre eux. En laissant des signes de notre passage avec des bâtons plantés à des endroits convenus nous savions ainsi qui était devant nous et qui était derrière. Le groupe s'organisait afin d'éviter le retard car, on le devine, aucun enfant n'avait de montre !

Ainsi se poursuivit cette première année d'école.

En juin, c'est avec un immense plaisir que je vis arriver les grandes vacances d'été. Noyés dans les parfums des foins et des moissons, on oubliait tout, tandis que les coquelicots et les bleuets coloraient gaiement les champs.

Vint la rentrée de septembre 1956. Tout changea à l'école de Ciron. Un couple de jeunes instituteurs dynamiques fit son apparition : Mr et Mme Jugie.

Mme Jugie, tout d'abord, assura la rentrée, son mari venant l'aider durant les « permissions » de son service militaire. Nous fûmes immédiatement "séduits" par cette jeune femme blonde, dont l'allure physique tranchait agréablement avec celle des paysannes auxquelles nous étions accoutumés. Non pas que les femmes de nos villages fussent laides, mais elles mettaient si peu leurs charmes en valeur ! Et puis, elles étaient d'ici. On les connaissait trop bien.

Notre nouvelle maîtresse se montrait ouverte, gaie, dynamique, parfois exigeante. Elle avait fort à faire avec sa marmaille d'enfants de tous âges et de tous niveaux, dont certains, il faut le dire, avaient la tête « dure » et quelquefois « vide », comme elle le répétait avec exaspération ! Sa forte motivation fut sérieusement mise à l'épreuve. Puis vint son mari, dont l'accent Périgourdin résonna bientôt dans notre école. Il avait une façon de relire le problème d'arithmétique écrit au tableau, qui nous transportait loin de Ciron ! Les plaquettes de beurre, à multiplier par le prix du kilo ou la terre qui augmentait de volume une fois sortie du trou selon un certain pourcentage, prenaient des parfums de voyage et même de rêve. Un souffle nouveau nous entraînait.

Nos maîtres changèrent notre vie, à commencer par la disposition des tables. Du matériel pédagogique flambant neuf arrivait par notre gare SNCF de Ciron: tableaux noirs, craies de couleurs, photographies utilisées en leçon de géographie et représentant les régions de France, grands tableaux aux images interchangeables illustrant les épisodes de l'histoire de France, les sciences, etc. Nous découvrions tout cela avec curiosité.

En classe, nous suivions même des cours de chant donnés à la radio à lampes, un peu grésillante, autour de laquelle nous étions attentifs.

Nos maîtres jouaient avec nous dans la cour, durant des récréations attendues avec impatience : foot, ballon-prisonnier, volley, etc. Ils animaient, nous formaient, au cours de partie endiablées. Armés de la chaîne d'arpenteur et du mètre, nous faisons le tour de l'école, partions en expédition dans la nature pour observer, écouter, déduire, comprendre.

Quand juin venait, tous les tilleuls de la cour explosaient de fleurs. Les maîtres organisaient la cueillette et la précieuse récolte envoyée à de lointaines officines. C'est ainsi que le voyage de fin d'année, avec une modeste participation financière, pouvait avoir lieu. Une année, un car nous emportait vers l'Auvergne et le Puy de Sancy en passant par le viaduc des Fades. Une autre vers La Rochelle. Voir la montagne et la mer, quelles découvertes !

Les mois passèrent et c'est avec envie que nous regardions, dans la même classe, nos aînés plus instruits. Ils se présentaient au Certificat d'Etudes Primaires vers l'âge de 14 ans, marquant ainsi la fin de leur scolarité. Je les enviais pour la facilité avec laquelle ils résolvaient nos petits casse-tête d'arithmétique, pour nous aider en douce. Et puis, les maîtres commençaient à leur donner des responsabilités.

Durant l'été 1956, une cantine fut édifée dans la cour de l'école, adossée au bûcher. Cette initiative communale me fit abandonner la table de la famille Lardeau, ces gentils voisins qui m'avait accueilli jusque-là. Nos maîtres prenaient également leur repas à la cantine, assurant ainsi la bonne marche de l'ensemble. Mme Van Maercken, seule cuisinière, travaillait et servait sans relâche. Les parents étaient invités à fournir le maximum de denrées alimentaires (légumes, volailles, œufs, etc.), la commune pourvoyant au reste.

- Chut ! Nous soufflait Rosa Chys, la plus grande de ma table.

Il faut être gentil avec Mme Van Maercken.

En fin de repas, à tour de rôle, un groupe de « grands » participait à la vaisselle et au rangement. Par la suite, durant la saison froide et par décision gouvernementale, nous recevions une tasse de lait chaud à la récréation de l'après-midi. Les producteurs ne parvenaient plus à écouler leur lait paraît-il. Déjà ! Nous étions au tout début de l'Union Européenne.

En juin, nous organisons la fête de fin d'année scolaire. La grande salle de classe débarrassée et le maître dressait une estrade, avec un rideau, comme au théâtre ! Les répétitions allaient bon train : danses, chants, sketches et, le jour dit, les familles s'alignaient sur les bancs. Nos apparitions devant un public provoquaient des émotions fortes et laissaient d'inoubliables souvenirs. Les maîtres tenaient particulièrement à ce « bouquet final ». Ils y apportaient tous leurs soins et leur énergie, au point que la tension montait parfois et les éclats de voix fusaient ... Cette représentation était un peu la vitrine de l'école, le témoin du savoir-faire des instituteurs, autant que des aptitudes des petits et grands. Il nous est même arrivé de participer à la fête de l'école de Scoury, où Mr et Mme Chartier, instituteurs, nous accueillaient.

Certains d'entre-nous recevaient également une formation religieuse en dehors de l'école laïque. La séparation de l'église et de l'état était passée par là. C'est Mme Vignes qui assurait cette mission à son domicile. Notre petit groupe écoutait avec respect les préceptes qui nous exhortaient à la compassion, au respect du prochain, au partage. Autant de choses patiemment répétées qui contribuèrent, elles aussi, à la formation de nos jeunes esprits.

C'est ainsi que s'écoula notre jeunesse au village. Il y a 57 ans de cela !

Notre reconnaissance va vers ces générations d'enseignants. Leurs méthodes pédagogiques étaient le reflet de leur époque, mais ils avaient en commun l'amour des enfants et le désir inépuisable de leur réussite.

En 1996, pour fêter les 40 ans de l'arrivée de Mr et Mme Jugie à Ciron, des grandes retrouvailles furent organisées à la salle des fêtes. La journée fut animée par Patrick Bienvenu (accordéoniste), avec repas et micro baladeur. Nous étions 200 autour de nos maîtres ! Aussi émus les uns que les autres.

Les élèves de l'école communale d'aujourd'hui, garderont-ils, eux aussi des souvenirs indélébiles ? Qu'ils pourront transmettre plus tard ? Espérons-le.

En tout cas, tant que la cour de récréation résonnera des cris des enfants, le village de Ciron gardera une âme vivante et gaie. Comme un cœur qui bat. Nous en avons bien besoin dans un monde devenu si complexe et incertain !

Bernard JACQUET. Ciron, avril 2013.